

Introduction

Il existe plusieurs façons de s'intéresser aux révoltes périphériques en Europe. L'historien privilégiera le temps long, cherchant à déceler les moments de cassure entre la petite nation et l'Etat qui l'englobe. Il verra volontiers dans les guerres internes ou dans les tensions économiques et culturelles des périodes de cristallisation, des oppositions et tentera de comprendre comment l'histoire ancienne a laissé des traces visibles dans les dynamiques communautaires, accentuant les haines et forgeant les rivalités. Le politiste préoccupé par l'analyse de jeux de pouvoir verra dans les ambitions partisans des mouvements régionalistes et autonomistes, dans leur capacité à mobiliser électoralement, dans leur concurrence pour la reconnaissance avec le pouvoir central, les éléments déterminants de la dynamique régionaliste. L'économiste soulignera de son côté les capacités centrifuges des moyens de production de telle ou telle entité régionale, désormais moins dépendante des subsides du centre et plus capable de prétendre à l'autonomie sans supporter le coût (fiscal, social, redistributif...) de la dépendance. Inversement il pourra constater que le maintien de la périphérie dans une situation économique précaire pourra générer un réflexe de colonisé de l'intérieur, ajoutant aux reproches politiques et historiques des raisons économiques de ne plus dépendre de l'Etat central. Bref, chacun lira la trajectoire nationalitaire en Europe avec sa boussole, développant non sans raison une grille d'explication concluante.

Tous ces regards riches d'analyse ont en commun de vouloir cerner par le haut, et le plus souvent à travers un prisme institutionnel (étatique ou partisan), les revendications régionalistes. Les jeux de pouvoir, les enjeux économiques, les ambitions politiques, les schismes guerriers sont tous le fait des élites qui oeuvrent, c'est bien connu, pour le bien de leurs peuples, à la reconnaissance de leur identité et à l'accès à la souveraineté.

Cette intervention a une autre ambition. Sans prétendre vouloir expliquer les raisons de l'autonomisme dans trois régions agitées de l'Europe occidentales (la Corse, l'Euskadi et l'Irlande du Nord)¹, le regard proposé ici est proprement visuel, immédiat et souvent brutal. Il n'explique pas mais constate et offre une photographie - au sens premier du terme - des différents territoriaux. Il s'intéresse ni aux discours des partis, ni aux grandes déclarations enrobées de précautions oratoires des responsables politiques. Il ne porte pas sur les dynamiques de longue durée ou les déterminismes sociétaux et économiques qui conduisent à la volonté de sécession. Il cherche tout au contraire à saisir dans l'instant un discours pas toujours avoué et pas toujours avouable, celui des murs bavards des grandes villes et des campagnes de ces trois régions rebelles, toujours promptes à inscrire sous la forme d'un tag rageur ou d'une fresque plus étudiée, les raisons de leurs colères².

Le propos est multiple on le verra, tantôt haineux et presque inaudible tant il flirte avec l'excès, tantôt lyrique et même mystique, cherchant à toucher le passant, à le séduire ou parfois à le contraindre. Mais il est triplement intéressant : d'abord il est anonyme, donc libre de toute attache ou engagement et offre d'une certaine façon une parole libérée que l'on peut penser comme plus vraie à défaut d'être toujours plus juste. Ensuite la parole inscrite est durable, à l'inverse d'un discours ou d'une plaquette partisane vite jetée. Les tags, graffs, fresques ou stickers qui habillent les façades corses basques et irlandaises résistent longtemps à l'usure du temps ou même aux volontés hygiénistes des services d'équipement communaux. Extrêmement nombreuses et tenaces,

¹ - on se reportera pour cela à plusieurs ouvrages : Elise Féron, *Abandonner la violence ? Comment l'Irlande du Nord sort du conflit*, Paris, Payot, 2011 ; Maurice Goldring, *Sean. Soldat de l'IRA*, Paris, Autrement, 1999 ; Xavier Crettiez, *La question corse*, Bruxelles, Complexe, 1999 ; Xavier Crettiez et Laurent Mucchielli (dir), *Les violences politiques en Europe*, Paris, La découverte, 2010 ; Xavier Crettiez, *Violence et nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2010 ; Antonio Elorza (dir), *ETA. Une histoire*, Paris, Denoël, 2002 ; Jacques Massey, *ETA. Histoire secrète d'une guerre de 100 ans*, Paris, Flammarion, 2010 ; Francisco Letamendia, *Historia del naionalismo vasco y de ETA*, Donostia, RyB ediciones, 1995

² - sur ce thème on se reportera aux écrits de Bill Roston sur l'Irlande du Nord : *Politics and Painting. Murals and Conflict in Northern Ireland*, London, Associated University Press, 1991 et Andrew Hill et Andrew White, « Painting peace. Murals and the Northern Ireland peace project », *Irish Political Studies*, vol. 27, n°1, février 2012. Pour le Pays basque : Llyman Chaffee, *Political Protest and Street Art*, London, Greenwood Press, 1993. Pour la Corse : Pierre Muratti, *Trente ans de graffitis politiques en Corse*, Bastia, Anima Corsa, 2010.

ces marques iconographiques imagées ou textuelles finissent par saturer l'espace public et s'imposent comme partie au décor des villes et villages. Elles deviennent naturelles pour ceux qui quotidiennement les perçoivent, sans d'ailleurs toujours vraiment y porter une attention consciente. Discours libéré de toute obligation, visible durablement, il a aussi pour caractéristique de venir d'en bas... et des marges. Foin des propos euphémisés, masquant la haine derrière une façade de respectabilité, des responsables politiques obsédés par l'exigence de plaire à leur clientèle électorale. Ici la parole est brutale car elle exprime les propos de la rue, du militant anonyme ou du sympathisant activiste. Sans contraintes, elle traduit les peurs, les espoirs, les préoccupations ou les indignations des tagueurs sans identité, pourtant entièrement préoccupés par l'affichage de leur identité, vécue comme meurtrie, marginalisée ou stigmatisée. Ce sont les marginaux, entendus ici comme les challengers dans le champ politique militant, qui s'expriment : les acteurs régionalistes de la rue ont souvent été privés de parole publique quand ils ne le sont pas encore, contraints par des lois "anti-terroristes" qui interprètent tout soutien verbal aux organisations en arme de ces régions, comme une atteinte à la dignité de l'Etat (ce qui n'est pas faux) et à sa sécurité (ce qui est plus discutable)³. Au même titre que la violence d'ailleurs, les propos séditieux qui tapissent les murs peuvent être lus comme l'expression d'une parole interdite ou limitée dans le champ officiel : l'interdiction légale de tout soutien à la mouvance ETA en Espagne, les lois anti-terroristes britannique qui longtemps rendront impossible l'expression télévisuelle des leaders du Sinn Fein ou le clanisme en Corse interdisant en pratique toute parole nationaliste dans l'arène institutionnelle contribueront à encourager l'usage de l'écriture murale sauvage.

L'image est ici l'occasion de comprendre ces mouvements de rébellion en en offrant une vision sans filtre. Mais elle est plus qu'une simple illustration à un propos académique puisé dans les livres ou dans l'observation sociologique des réalités régionales. Elle est l'objet même de la réflexion proposée dans cette intervention. Ni document illustratif, ni ensemble de signes à décoder, l'image ou l'inscription murale est avant tout comprise ici comme un objet investi socialement et produisant des effets tangibles sur les acteurs de ces régions, que ce soit en terme de mobilisation, de socialisation ou d'encouragement à l'activisme politique⁴.

Rarement mobilisée en sciences sociales, l'image demeure l'apanage de certaines disciplines comme l'histoire de l'art et bien sûr la sémiologie ou les disciplines approchant. Souffrant de ce qu'on pourrait appeler avec Christian Delporte, un "déficit de légitimité scientifique", l'image est en plus souvent considérée comme un objet frivole d'étude, quand elle ne porte pas en elle le soupçon de la possible manipulation, particulièrement dans sa dimension numérique⁵. Objet mineur d'étude, elle est aussi un objet sale, non fiable et le plus souvent délaissé au profit du texte livresque, seul habilité à recevoir l'attention des intellectuels. Que dire dès lors de la trace graphique ou iconographique de rue, sans support institutionnel ni mise en forme cadrée !

On refusera ici ce parti pris et on prendra soin de présenter dans leurs diversités les images et inscriptions graphiques - bien éloignées du *street art* courant dans les grandes agglomérations françaises - qui sont autant de "paysages de sens" (Daniel Cefai) habillant la Corse, l'Euskadi et L'Irlande du Nord, trois régions qui ont en commun de connaître depuis plusieurs décennies des tensions séparatistes et/ou communautaires s'exprimant par la violence⁶.

Des murs bavards...

³ - Samuel Vuelta Simon et Patrice Ollivier-Maurel, *La justice française contre ETA*, Paris, PUF, 2012

⁴ - Alexandre Dezé, « Pour une iconographie de la contestation », *Cultures et conflits*, n° 90, 2013.

⁵ - Delporte C., Gervereau L., Maréchal D. (dir.), *Quelle est la place des images en histoire ?*, Paris, Nouveau monde éditions, 2008

⁶ - Daniel Cefai, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Paris, La découverte, 2007, p. 483. Sur le concept de paysage de sens, voir Eviatar Zerubavel, *Social Mindscapes. An invitation to cognitive sociology*, Harvard, Harvard University Press, 1999.

L'étude des façades souvent bariolées d'inscriptions, des établissements publics ou des maisons individuelles couverts de sigles mystérieux et de propos abscons ou des panneaux de signalisation détournés de leur usage premier pour mieux servir l'affirmation d'une organisation clandestine, offrent à l'observateur attentif un véritable festival de signes et de slogans, d'images et de mises en scène, des discours variés mais qui tous convergent vers le refus de l'Etat central, de ses normes, de ses valeurs et de ses représentations. On essaiera dans notre propos de typologiser ces écrits sauvages en huit principales thématiques qui serviront d'architecture intellectuelle à l'ouvrage.

La première "famille" d'écrits muraux a trait à la mythification, sous la forme d'une héroïsation, des acteurs de la lutte armée dans ces trois régions. L'ETA en Euskadi, les organisations paramilitaires loyalistes ou républicaines en Irlande du Nord (IRA, UVF, Main Rouge...) et bien sur le FLNC en Corse constituent autant de sigles très présents dans l'espace public, rappelant l'emprise des structures clandestines sur les sociétés locales. Les sigles bien sûr claquent comme autant de gifles au monopole revendiqué de l'Etat central sur la violence interne, mais aussi des représentations plus figurées de la clandestinité sous la forme de la cagoule, d'hommes en armes ou des symboles combattants (la hache et le serpent au Pays Basque).

De nombreuses traces iconographiques cherchent ensuite à marquer les espaces territoriaux et affirmer ainsi des frontières communautaires que l'unification nationale, oeuvre de l'Etat central, avait depuis longtemps effacées. Cette communautarisation de l'espace est particulièrement à l'oeuvre en Irlande du Nord où les communautés protestantes loyalistes et catholiques républicaines s'évertuent de marquer physiquement leurs quartiers, en interdisant l'accès aux membres du groupe rival. Au côté des "peace walls" destinés à éviter les affrontements communautaires, le marquage via les fresques et drapeaux peints vient rappeler les subtilités de la géopolitique locale au sein des villes ou des villages.

L'iconographie murale va également servir à ancrer dans les esprits la mémoire identitaire que les groupes armés prétendent incarner. Identités puisées dans une histoire singulière faite d'oppression continue de la part de l'Etat central, où le groupe combattant s'érige en victime éternelle d'un funeste destin. Mais l'identité est également valorisée lorsqu'elle permet de souligner l'exceptionnalité du peuple en lutte, sa grandeur, ses engagements passés et tenus etc...

De façon plus interniste, une grosse partie du corpus iconographique relevé sert au soutien affiché des prisonniers "politiques", victimes de leur engagement. La construction des martyrs de la cause commence sur les murs des villes, via les portraits d'hommes et de femmes incarcérés ou pire encore maltraités par des Etats soupçonnés d'encourager la torture contre leurs éléments rebelles. Icônes de la lutte armée, les militants morts ou incarcérés connaissent une renaissance toute instrumentale en s'affichant ainsi sur les façades, à la vue de tous.

Véritable "média de basse technologie", le tag mural ou l'iconographie permettent également une propagande partisane à peu de frais et relativement durable. Véritable caisse de résonance politique dans des quartiers ou villages souvent enclavés, les murs couverts d'inscriptions idéologiques, d'appels au vote nationaliste, de sigles partisans, participent à la diffusion d'une information militante ou au soutien tacite à telle ou telle formation.

Face noire de cette propagande sauvage, l'iconographie contestataire peut aussi servir à menacer quiconque s'oppose à l'empreinte nationaliste. En Corse mais aussi au Pays Basque, l'espace public anonymisé sert cette ambition de contrôle social souvent effrayant. Individus clairement identifiés pour leur refus de la "terreur violente" ou groupes socio-professionnels ou confessionnels (policiers, gendarmes, magistrats, catholiques ou protestants...), tous affichent leurs statuts de cibles désignées à la vindicte communautaire ou à la furie militaire.

Deux rubriques achèvent cette rapide présentation du discours mural. La première concerne les dérives et travestissements qui, en miroir brisé des ambitions régionalistes, viennent rappeler les limites éthiques de la lutte ou lui imposer un contre-discours moqueur. Singulièrement en Corse, la présence de propos racistes et xénophobes à l'encontre des "arabes" ou des continentaux, relativise un discours public partisan tout entier tourné vers un "nationalisme de destin" ouvert à tous. De la même façon, l'humour et la grivoiserie offrent un contre-propos au sérieux des ambitions politiques nationalistes, ouvrant la voie à une fronde possible contre des organisations paramilitaires aux

prétentions moralistes. La seconde rubrique regroupe les écrits et fresques proposant au passant un récit d'ouverture vers d'autres luttes aux prétentions similaires (La Palestine, le Kurdistan) ou d'autres expériences politiques très positivement connotées (la lutte des droits civiques aux Etats-Unis, la lutte anti-apartheid, le refus du capitalisme).

Si les trois régions affichent de semblables thématiques, elles diffèrent sur le style d'expression utilisé. Aux fresques souvent monumentales d'Irlande du Nord, témoignant d'un sens certain de l'esthétisme et d'un vrai professionnalisme, s'oppose l'usage dominant du tag et du graff en Corse, souvent rapidement tracés, sans réelle préoccupation artistique. L'Euskadi se singularise par un usage très important des stickers et pochoirs, attestant pour sa part un encadrement militant et organisationnel soutenu. Au delà des formules d'affichage contrastées, chaque région affiche une singularité iconographique thématique qui signe probablement un rapport singulier au nationalisme. En Corse, près de 18% du corpus recensé fait état de propos racistes ou xénophobes à l'encontre des français continentaux (*I Francesi Fora / Les Français dehors*) ou de l'importante minorité marocaine installée dans l'île⁷. Souvent extrêmement violents ces écrits sauvages, s'ils ne peuvent avec certitude être attribués aux acteurs autonomistes, accompagnent une iconographie politique de rue, monopole exclusif des formations nationalistes dans l'île. Au Pays basque - principalement en Iparralde - plus de 22% du corpus iconographique entretient un lien plus ou moins étroit avec l'altermondialisme et les thématiques écologistes⁸. Le refus du capitalisme, la défense de la terre et la lutte contre la spéculation, le rejet de projets d'investissement jugés polluant, l'hostilité au libéralisme sous toutes ses formes se fondent dans un nationalisme, préoccupé par un nécessaire "linkage" avec l'extrême gauche militante. Enfin, l'Irlande du Nord affiche dans plus de 20% du corpus recensé des thématiques identitaires à dimension historique, venant rappeler à l'observateur l'importance des lectures mémorielles du combat républicain ou loyaliste.

Des ambitions activistes...

L'action collective a longtemps été pensée comme le résultat d'un savoir faire militant, de la capacité des organisations protestataires à mobiliser des ressources rares pour se faire entendre : média, argents, moyens techniques, compétences activistes etc...⁹ Et il est certain que les groupes nationalistes clandestins qui œuvrent dans ces trois régions ne manquent ni de professionnalisme, ni de ressources pour se faire entendre depuis plus de cinquante ans.

Mais l'action collective nécessite aussi un cadrage idéologique qui offre aux militants ou sympathisants un environnement intellectuel à l'action, un cadre cognitif qui éclaire le sens du combat mené. C'est là une des finalités de ce *low technology medium* qu'est le graff de rue militant ou la fresque politique : proposer une certaine représentation du réel au passant, imposer une lecture politique de l'événement qui mettra l'accent sur la réalité supposée d'un État colonial, sur la répression subie, sur l'opposition éternelle entre « eux » et « nous » ou sur tout autre récit instillant l'idée d'un nécessaire sursaut contre l'occupant et ses relais¹⁰. Des sociologues américains comme David Snow ou Anthony Oberschall ont particulièrement insisté pour comprendre les phénomènes militants sur le travail de « mise en sens » des organisateurs de la protestation¹¹. Il faut proposer un

⁷ - Xavier Crettiez et Pierre Piazza, « Des murs qui parlent. L'iconographie nationaliste contestataire en Corse », in X. Crettiez et I. Sommier (dir), *Les dimensions émotionnelles du politique*, Rennes, PUR, 2012.

⁸ - Xavier Crettiez « Récits et cadrages politiques en Euskadi : lectures de l'iconographie abertzale », *Cultures et conflits*, n°90, 2013

⁹ - Olivier Fillieule, Eric Agrikoliansky et Isabelle Sommier (dir), *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La découverte, 2010

¹⁰ - sur le concept de *low technology medium*, voir Llymann Chaffee, op. cit. et « Social Conflict and Alternative Mass Communication : Public Art and Politics in the Service of Spanish Basque Nationalism », *European Journal of Political Research*, n°16, 1988. On pourra aussi se reporter aux usages cachés de la résistance à la domination : James Scott, *La domination ou les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, éditions Amsterdam, 2008.

¹¹ - David Snow et Robert Benford, « Master Frames and Cycles of Protest » in Morris et Mueller (dir), *Frontiers in Social Movement Theory*, New Haven, Yale University Press, 1992. En français on se reportera à l'excellent article de

récit, une histoire singulière qui capte l'attention et assure le suivi des mots d'ordre activistes. Ce travail récitationnel indispensable pour accompagner de mots et d'idées le volontarisme pratique repose sur divers processus de cadrage. Le premier – le *frame bridging* – cherche à entretenir l'idée d'une fusion des expériences de lutte entre les organisations clandestines œuvrant dans les trois régions et d'autres mouvements de libération nationale actifs et reconnus sur la scène mondiale. C'est ainsi que le conflit israélo-arabe, matrice de référence pour les « peuples colonisés », est très souvent mobilisé par les acteurs nationalistes. De la même façon, les allusions aux « peuples frères » soumis aux jougs des pouvoirs coloniaux français, espagnols ou britanniques, sont légion sur les murs de Belfast ou de Bilbao alors que certains combats de haute moralité sont évoqués en parallèle aux situations locales (le mouvement des droits civiques ou la lutte contre l'apartheid). Le second processus de cadrage – le *frame amplification* – cherchera à désingulariser les luttes autonomistes, à proposer une montée en généralité plus ambitieuse à destination d'autres idéaux susceptible de rallier plus large les mécontents. C'est ainsi qu'au Pays-Basque le nationalisme parviendra à se fondre efficacement dans la lutte altermondialiste ou que les trois indépendantismes sauront user de fortes références écologistes, plus consensuelles que la seule défense de l'identité menacée. De la même façon, le *frame extension* vise à ouvrir sur d'autres cibles militantes le combat nationaliste. La dérive raciste des murs bavards en Corse ne peut ainsi que séduire une frange de l'électorat insulaire proche de l'extrême droite, peu disposé à l'encontre d'un nationalisme « anti-France » mais souvent en résonance avec un discours identitaire peu amène sur la figure de l'étranger. Enfin le *frame transformation* traduit le souci d'adaptation du nationalisme de combat à son époque et au registre de séduction politique dominant, insistant dès lors sur des thématiques plus dans l'air du temps à l'image des préoccupations environnementales ou éthiques (lutte contre la dégradation de l'environnement ou pour le respect de l'égalité dans l'accès au foncier)¹².

L'iconographie et les inscriptions murales sauvages participent donc d'une ambition politique et idéologique, accompagnant le récit officiel nationaliste et lui donnant une traduction imagée, accessible et diffuse sur l'ensemble des territoires en lutte. Mais la formule du graff ou de la fresque murale, sans censure ni contrôle, autorise également une traduction plus libre de la revendication nationaliste, laissant s'exprimer les haines et amertumes, les discours bravaches, les réactions de colère, de déception ou à l'inverse de fierté ainsi que la frustration à l'œuvre chez nombre d'acteurs militants. C'est tout le registre des émotions politiques qui s'exprime sans contrainte ni limite, offrant aux sentiments et affects une place débridée. Le sociologue Christophe Traïni a proposé le concept de « dispositifs de sensibilisation » pour montrer combien étaient importants dans le registre de la militance, les discours, mises en scène ou agencements que les entrepreneurs de cause soumettent à la vue et à l'évaluation morale de leur contemporain, dans le but de sensibiliser à la cause nationaliste défendue¹³. On fera notre cette réflexion en insistant sur le rôle de l'iconographie protestataire dans la production d'affects destinée à accentuer la militance nationaliste et à offrir un cadre d'expérience à l'action contestataire. Trois registres affectuels, issus de cette production scénique et visuelle, peuvent être distingués. Le premier renvoie à la construction de « chocs moraux » (James Jasper) entendus comme des réactions à très forte teneur émotionnelle traduisant le dégoût, le rejet et suscitant un sentiment de colère important¹⁴. Nombre de productions visuelles frappantes, rappelant sur les murs de Belfast ou du Pays Basque les actes de mauvais traitements à l'encontre des prisonniers, des cas de torture physique ou dénonçant des assassinats politiques,

Jean Gabriel Contamin, « Cadrages et lutte de sens » in O. Fillieule et al, *Penser les mouvements sociaux*, op. cit, p. 55 et s.

¹² - On se reportera pour une bonne synthèse de cet apport du *framing* à Olivier Fillieule, Lillian Mathieu et Cécile Péchu, *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de science po, 2009.

¹³ - Christophe Traïni, *Emotions... Mobilisation !*, Paris, Presse de science po, 2009. Du même auteur, une réflexion sur les logiques émotionnelles appliquées au cas de la mobilisation pour la cause animale : *La cause animale. Essai de sociologie historique*, Paris, PUF, 2011, p.170 et s. Sur l'importance de la dimension émotionnelle en politique, Philippe Braud, *L'émotion en politique*, Paris, Presses de science po, 2002. Du même auteur, sous une forme plus accessible, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Paris, Armand Colin, 2007.

¹⁴ - James Jasper, *The Art of Moral Protest*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

fonctionnent comme autant de relais à l'expression d'*émotions réactives négatives* comme la peur, la haine ou l'indignation, façonnant des dispositions sensibles à l'action¹⁵. Le second registre met en avant des affects positifs via la production de réflexes de fierté. Un certain nombre de productions imagées glorifiant la lutte armée et ses acteurs héroïsés ou valorisant l'exercice de la violence au nom d'une cause supérieure à la légalité ordinaire de l'État, participent de la production d'*émotions réflexives positives* comme l'admiration, le loyalisme, la fierté ou la certitude. L'engagement dans l'activisme à haut risque n'est pas qu'affaire de raisonnement pesé ou de conviction idéologique. Il est aussi souvent le fruit d'une réaction plus instinctive où l'idéalisme passe par la séduction opérée par des modèles combattants ou des appels vibrants de patriotisme. Enfin, l'action collective s'appuie sur un dernier registre de séduction affectuelle, moins immédiat et plus pérenne, fortement présent sur les murs d'Irlande du Nord, d'Euskadi et plus occasionnellement de Corse : on parlera de production de sentiments communautaires à travers l'activation d'*émotions affectives durables* telles l'honneur, l'enthousiasme, la nostalgie ou le sentiment d'appartenance qui engage l'individu dans une projection communautaire et développe des dispositions à l'action motivées par un élan de solidarité souvent très fort.

Un nationalisme banal...

L'iconographie contestataire vient rappeler à l'analyste des phénomènes nationalistes que ceux-ci ne sont pas l'apanage d'entrepreneurs autorisés ou de la puissance publique, mais que le nationalisme révèle toute sa force de persuasion dans son instrumentalisation des outils et des moyens ordinaires de communication ainsi que des supports les plus routiniers. Yves Déloye le souligne avec justesse en insistant sur « les multiples pratiques invisibles qui parviennent à fabriquer et plus encore à entretenir, les identités en politique. Loin d'être seulement le résultat de l'action volontaire, instrumentale des élites ou des mouvements idéologiques ou encore des « appareils idéologiques d'État » que ces derniers contrôlent, la diffusion du sentiment d'appartenance politique comme la capacité de s'identifier à une "communauté imaginée" empruntent des voies variées et non univoques et reposent sur des processus largement inconscients »¹⁶. Ce sont bien les pratiques ordinaires, répétitives, populaires et donc perçues sans le filtre d'une culture élitiste, qui favorisent la diffusion et l'efficacité symbolique du nationalisme.

Nous poserons l'hypothèse que ce « nationalisme banal »¹⁷ trouve dans les graffitis, bombages et fresques sur les murs de Corse une forme de représentation et de diffusion particulièrement efficace. La sur-visibilité du phénomène induit une forme de naturalisation dans l'espace public qui favorise l'intériorisation du message nationaliste même si celle-ci ne signifie pas son acceptation. À l'inverse de Billig pour qui ce nationalisme du quotidien est particulièrement valorisé par l'État *via* un processus de socialisation des citoyens impliquant le développement de pratiques ordinaires aux finalités nationalistes, nous insisterons ici sur le rôle des acteurs contestataires dans cette insertion dans la quotidienneté pour transmettre leur message politique. Le nationalisme banal est ici d'autant plus efficace que les traces iconographiques qui l'incarnent sont tellement insérées dans le quotidien des individus que leur sur-visibilité leur assure une forme d'invisibilité sociale : affichée en tous lieux, l'iconographie nationaliste en devient naturalisée ; sur-lisible elle est presque invisible aux yeux des passants routiniers !

Pourtant ce nationalisme du quotidien n'est pas neutre. Il exprime différentes ambitions selon les régions abordées.

En Corse on parlera de la naturalisation d'un nationalisme guerrier, très différent du discours officiel des organisations partisans qui l'animent, le plus souvent tourné sur la défense d'une

¹⁵ - Isabelle Sommier, « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux » in Olivier Fillieule et al., *Penser les mouvements sociaux*, op. cit., p. 185 et s.

¹⁶ Déloye Y., « En deçà de l'identité ou le miroir brisé de l'identification » in Constant Martin D. (dir.), *L'identité en jeux*, Paris, Karthala, 2010, p. 414.

¹⁷ On s'appuie ici sur l'ouvrage de Billig M., *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995. Sur ce concept en langue française, voir le numéro spécial de la revue *Raisons politiques*, « Penser le nationalisme ordinaire », n°37, 2010.

identité menacée. Les murs de l'île disent tout autre chose en proposant un nationalisme belliqueux, fondé sur des appels à la violence, sur l'omniprésence du sigle FLNC, sur la figure de la clandestinité ou sur le rejet viscéral de certaines catégories de population (plus de 80% du corpus dessinés et 50% des inscriptions écrites). A travers le récit mural, c'est un autre nationalisme qui est présenté. Non pas le nationalisme civique et ouvert affiché par les responsables autonomistes mais un nationalisme de combat dans lequel la figure de l'organisation clandestine est centrale, institution de genèse de l'identitarisme et point nodal du grand roman historique corse.

En Irlande du Nord, le nationalisme est avant tout mémoriel, préoccupé par l'inscription dans l'espace public de la grande histoire, constitutive d'une mémoire collective pour chaque communauté. La mémoire est à la fois ancienne lorsqu'elle évoque l'épisode de la grande famine « organisée » par les britanniques et responsable de la mort et de la migration outre-Atlantique de centaines de milliers d'irlandais, de la figure de Guillaume d'Orange ou plus près de nous de la participation d'un bataillon d'Ulster à la bataille de la Somme. La mémoire est aussi plus récente, fondée sur le début des « troubles », le rappel des exactions anglaises (le Bloody Sunday), l'épisode tragique de la mort de Bobby Sands et des « blanket men » incarcérés dans des conditions effroyables pendant plus d'un an etc... Le nationalisme traduit ici une volonté d'affrontement de mémoires communautaires entre loyalistes et républicains, chacun cherchant à délimiter avec force ses frontières géographiques et cognitives.

En Euskadi, le nationalisme banal a comme ambition première la construction d'une véritable « communauté de la peur », soudée par le souvenir entretenu des exactions franquistes, par le discours convenu sur les mauvais traitements de la part de la police espagnole, par les récits de torture et par l'existence d'un terrorisme noir alimenté par l'État espagnol (les GAL en particulier). Plus d'un tiers du corpus iconographique concerne la dénonciation de la répression dépassant de beaucoup le rappel des figures de la lutte armée (moins de 6% des traces iconographiques évoquent l'ETA ou IK). Le nationalisme est ici pédagogique en rappelant l'existence d'une communauté (basque) soumise au joug répressif d'un État « étranger » et fondant l'unité communautaire sur la peur de cette altérité menaçante.

Mais le nationalisme banal inscrit sur les murs prend aussi un usage stratégique à destination des passants, des média mais également de l'État qu'il provoque. La figure des organisations paramilitaires – affichée sous la forme d'un sigle ou d'une représentation cagoulée – vient rappeler la force du *monitoring* nationaliste sur l'espace public, sa capacité à contrôler les populations, sa prétention à marquer de son empreinte l'ensemble du territoire convoité¹⁸. Monitoring de protection lorsqu'il s'agit de signifier la présence de forces paramilitaire veillant sur les quartiers comme en Irlande du nord¹⁹, mais aussi monitoring de menace lorsque la cagoule surgit au détour d'une route, instillant un message sans équivoque au résident ou au touriste. L'iconographie s'adresse aussi à l'État en contestant directement sa prétention au monopole de la violence ou sa volonté de marquer le territoire des signes de son administration : le *road sign protest* en Corse (maquillage en langue corse ou criblage des panneaux routiers) atteste cette volonté de travestir les marques de l'État central au profit des formations protestataires. Les *officials graffitis* qui signalent la présence étatique sur le territoire sont une des cibles privilégiés des bombeurs anonymes²⁰. De la même façon, les graffs en appelant au « civisme ethnique » ou dénonçant la « délation » et la « collaboration » avec les polices d'État sont autant de volontés d'imposer des normes concurrentes à celle de la puissance publique, en théorie seul maître de la loi. Enfin, le nationalisme contestataire sauvage fonctionne également comme une caisse de résonance politique, permettant aux formations radicales la mise sur agenda de thématiques peu mobilisées par les autres formations classiques (la torture, la pression foncière, l'anticapitalisme...) mais assurant aussi à ces mouvements une visibilité publique le plus souvent limitée dans les arènes officielles (assemblées ou média dominants).

¹⁸ - Russel Hardin, *One for All : The Logic of Group Conflict*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

¹⁹ - Maurice Goldring, *Renoncer à la terreur*, Paris, 2ditions du Rocher, 2005.

²⁰ - Joe Hermer et Allan Hunt, « Official Graffiti of the Everyday », *Law and Society Review*, vol. 30, n°3, 1996.

